



VISA POUR LE BRÉSIL

PAR NICOLE DUTREIL

Extrait de la publication

L'AIR
DU TEMPS

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

© 1961, *Librairie Gallimard.*

Introduction

— Savez-vous d'où vient le nom de notre pays ? me demanda, peu avant mon départ pour Rio, un historien brésilien de passage à Paris.

C'était un homme d'âge cultivé, policé et qui parlait comme un livre. Il n'avait rien de latin sauf ses yeux très noirs qui brillaient derrière de grosses lunettes.

Je secouai la tête. Mon ignorance lui fit peine.

— Le pau-brasil est un bois de teinture d'un beau rouge de braise, très prisé en Europe. Au XII^e siècle, votre auteur de chansons de geste, Chrestien de Troyes, en parlait déjà et certains historiens affirment que notre sol fut baptisé Brésil par les Français.

— Mais ce sont les Indiens qui ont donné ce nom à l'arbre, dis-je.

Il me regarda sévèrement :

— Avez-vous une documentation sur le Brésil ?

— Un petit livre seulement.

Il tient dans ma poche, ce livre de la collection *Petite Planète* qui tente de faire vivre un pays où tiendraient tous les pays d'Europe sauf la Russie. Son auteur l'a écrit dans une langue singulière, un peu celle d'un étranger qui après avoir appris le français s'amuserait à éprouver ses connaissances ; ou bien encore celle d'un Français si épris du Brésil qu'il en parle malgré lui comme un Brésilien.

J'en avais tiré l'impression que je me préparais à aborder au royaume de la fantaisie, que là-bas elle est approuvée, exaltée, qu'elle se niche au cœur même de la misère, du banditisme et d'une corruption ingénument étalée. Des guitares la chantent sur des airs improvisés, des pieds nus et noirs la rythment; de hauts gratte-ciel multicolores défient l'équilibre et gagnent leur pari; un guenilleux mendie, coiffé d'un chapeau tout neuf.

— On a ses pays comme on a ses têtes, et je crois que celui-ci me plaira, murmurai-je.

— Vous avez certainement entendu parler de Jean Cousin ?

— Moi ? Jamais.

— Il était pourtant votre compatriote, ce capitaine dieppois de 25 ans qui, à bord de la caravelle *l'Etoile de la Mer*, aurait, au printemps de l'année 1487, cinglé à l'aide d'un vent alizé inconnu jusqu'en vue de notre présent État du Maranhao et découvert notre côte...

Il semble que, selon les croyances de l'époque, l'équipage ne pouvait prendre cette terre mystérieuse que pour le Cathay, c'est-à-dire la Chine. Mais au débarqué, les marins normands furent détrompés, quand se présentèrent à eux des hommes hauts et forts comme des Germains, complètement nus et différents des Chinois.

— Alors, le Brésil aurait pu être français ? Au fait, puisque nous l'avons découvert, pourquoi a-t-il été pris par les Portugais ?

— Le journal de bord de *l'Etoile de la Mer* fut, avec les archives de l'amirauté dieppoise, détruit au XVII^e siècle par un bombardement anglais. La version qui en reste est apocryphe. D'ailleurs, les Français n'eurent bientôt plus aucuns droits sur l'Amérique du Sud. Dès 1494, le pape Alexandre VI partagea le monde à conquérir entre l'Espagne et le Portugal dont les flottes rivales se lançaient audacieusement sur des mers jamais naviguées à la conquête de terres nouvelles.

Mon historien parle de mieux en mieux. Soudain lyrique, élevant un doigt, il récite :

*Ou penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'océan des étoiles nouvelles.*

— Oui, dis-je, rêveuse. La Croix du Sud et les constellations d'un autre hémisphère. J'ai lu que toute l'astronomie allait s'en trouver bouleversée. N'est-ce pas à la proue d'une caravelle qu'un amiral portugais a vu le scintillement d'étoiles, puis un ciel et un sol inconnus, les vôtres ? Il a dû être d'autant plus étonné qu'il croyait naviguer vers l'Inde de l'or et des épices, ce Pedro Alvares Cabral. Et n'est-ce pas en voulant éviter la dépression atlantique du Pot au Noir qu'il est dérouté vers l'ouest ?

— Exact. Le 24 avril 1500, il abordait à Porto-Seguro, près de l'actuelle Salvador de Bahia.

— Ah, la fantaisie ne perd jamais ses droits dans l'histoire de ce pays : découvert par hasard, Portugais par hasard parce qu'un conquistador de 33 ans s'est trompé de route.

Mais mon savant estime que les hasards sont plus rares et son pays beaucoup plus ancien que je ne le pense. Des inscriptions phéniciennes auraient été trouvées sur des roches, aux environs de Rio. Déjà Hérodote mentionne ces lointaines contrées à l'Occident. Dès les premiers âges de l'histoire, on entend parler des îles Fortunées, recelant des produits inconnus en Europe. Cabral savait fort bien où il se dirigeait et on l'avait prié de jouer les étonnés par diplomatie. En réalité, il avait reçu de son souverain Manoel I^{er} la mission secrète d'aborder sur la côte occidentale de l'Atlantique et de la placer sous la protection de la couronne portugaise.

— Mon petit livre, dis-je, raconte pourtant que l'expédition a cru atterrir sur une île qu'elle a baptisée Vera Cruz,

l'île de la Vraie Croix. Il ajoute que, l'année suivante, trois navires commandés par Amerigo Vespucci visitent le Brésil et rectifient l'erreur. Ce n'est pas un île, c'est bel et bien un continent vaste et large. D'aimables sauvages offrent aux arrivants leurs fruits, leur gibier, leurs poissons: Des vents frais soufflent, les eaux sont claires et des perroquets verts et jaunes voltigent sur cette terre « gracieuse ». Vous voyez que j'ai bien lu mon petit livre...

— Les matelots sont toujours férus de nos perroquets. Au xvi^e siècle, l'équipage d'un seul vaisseau en rapporta 600 en France et il leur avait enseigné les pires jurons. A ces marins d'Honfleur ou de Saint-Malo qui débarquent clandestinement, nos plages plaisent fort : ils y rencontrent de belles Indiennes peu farouches qui s'offrent aux étrangers et les épousent parfois. Peaux-Rouges et Français s'entendaient très bien. Rabelais dit de ces Indiens que « comme enfant nouvellement né, il faut les allaiter, bercer, éjouir ». Et les anthropophages se refusaient à manger les vôtres : ils les distinguaient à leurs barbes blondes des ennemis, les Portugais aux barbes noires...

Le professeur précise que les Lusitaniens boudèrent d'abord leur conquête parce qu'ils n'y trouvèrent pas aussitôt de l'or et des pierres précieuses; mais les Français connaissaient la valeur de l'arbre brasil; naufragés, aventuriers, corsaires et déserteurs s'installèrent clandestinement sur le rivage atlantique; il y firent avec les Indiens de fructueux échanges de bois de teinture contre des verroteries et bâtirent de rustiques factoreries. Le premier nouveau riche brésilien fut un armateur dieppois, Jean Ango, qui finit par constituer une flotte de vaisseaux, véritable service régulier entre la Normandie et la région située entre Bahia et Pernambouc où se trouvaient les meilleurs bois. Malgré sa prodigalité, Ango amassera une fortune dont la renommée éblouira François I^{er} lui-même. Un poète, Puy de l'Assomption, le célèbre en ces termes :

*Ce fut luy, luy seul qui fist armer
La grande flotte expresse mise en mer
Pour faire veoir à l'orgueil d'Angleterre
Que François était roi sur mer et sur terre.*

La métropole portugaise finit par s'inquiéter de cette pacifique mais rémunératrice invasion. Elle expédie à la tête d'une flotte un capitaine à barbe noire, Martim Afonso de Souza, chargé de parcourir le littoral, d'y fonder des villes et de créer un établissement.

— Je me demande comment il y est arrivé, dis-je. Il fallait beaucoup d'hommes pour coloniser cette côte immense et le Portugal était, à ma connaissance, peu peuplé : environ un million d'habitants, si je ne me trompe pas.

— C'est grâce au sucre, au sucre du *massape*, de la terre argileuse, grasse et humide de notre côte du nord-est. Ah ! ce *massape* où le pied s'enfonce mollement, mais qui dans ses profondeurs retient les tiges des cannes. Les Portugais qui les cultivaient à Madère furent émerveillés par la fécondité du nouveau sol où elles mûrissaient en trois mois.

C'est moi qui suis émerveillée. La voix même de l'historien prend des inflexions onctueuses, presque douceâtres, tandis qu'il raconte la fondation du premier moulin à sucre à São Vincente, près du port de Santos. Pour économiser ses hommes et son argent, le Portugal saigné par ses conquêtes coloniales fait appel à l'initiative privée et divise le Brésil en quatorze capitaineries héréditaires, attribuées à des aristocrates et à de vaillants guerriers qui gouverneront leurs fiefs en monarques absolus, mais à leurs risques et péril. Et quels périls ! Les corsaires normands et bretons rôdent autour de leurs cités naissantes pour les piller avec la complicité des Indiens qui continuent à manger du Portugais. Un de ces capitaines, Duarte Coehlo, petit noble de la Lusitanie septentrionale qui aimait vraiment la

terre, transformera son fief de Pernambouc en une vaste exploitation agricole. Il fera avancer la canne sans détruire inconsidérément la forêt, élèvera moutons, vaches et chèvres, percera des chemins pour les bœufs et importera des Africains pour donner des bras à sa terre. Mais ailleurs l'entreprise échoue, faute d'argent, de soldats et de colons. Il faut en 1549 nommer un gouverneur, sorte de vice-roi de la couronne, Thome de Souza, qui fait de Bahia sa capitale.

— Et les indigènes ? Ils auraient pu s'employer dans les plantations de canne.

— Nomades entre tous les nomades, les Indiens préfèrent la guerilla et la mort au travail mercenaire.

— Combien en reste-t-il encore chez vous ?

— 150.000 environ qui errent, mélancoliques, dans la forêt vierge amazonienne ou dans la savane du Matto Grosso. Le métissage avec les Blancs a donné une race plus robuste, nos *cabocles*, qui sont plusieurs millions.

— Et les Noirs ? Ils sont très nombreux, n'est-ce pas ?

— Ils forment environ 11 pour cent de la population et les mulâtres 26 pour cent. Achetés à des roitelets nègres, les premiers esclaves furent importés par dizaines de milliers.

— Parce qu'on les enchaînait, qu'on les marquait au fer rouge et qu'on les entassait dans les cales des navires où beaucoup d'entre eux sont morts d'épuisement ou du scorbut. Les malheureux !

— Moins malheureux qu'ailleurs. Les Portugais ne sont pas cruels. Le maître du moulin vivait dans la plantation tout près de ses esclaves et leur intimité était d'autant plus étroite qu'une commune passion les unissait : celle du sucre qu'ils aimaient cultiver et manger sous forme de desserts et de gâteaux. Et puis, entre les seigneurs blancs et les nourrices ou les cuisinières noires, les relations étaient plus tendres. Nul préjugé de race en amour et la mulâtresse était la femme la plus prisée. Ainsi donc, grâce à

la main-d'œuvre africaine, à la monoculture et à la formation d'une société patriarcale, le Brésil deviendra prospère. Dès la fin du XVI^e siècle, son sucre est le plus estimé du monde. Mais cette richesse attire la convoitise des grandes puissances et des aventuriers....

Un huguenot mégalomane, Nicolas de Villegaignon, rêve de fonder la France antarctique; il réussit à convaincre l'amiral de Coligny qu'au Brésil les protestants trouveront un asile de paix et de liberté et le roi Henri II, que la couronne en tirera du prestige et des richesses. En 1555, il cingle vers le Ponant avec trois navires où, faute d'engagés volontaires, sont embarqués les mauvais garçons des prisons et des bordels. Parti à la conquête d'un continent, Villegaignon s'arrêtera dans un îlot de la baie de Guanabara qui porte aujourd'hui son nom et où est installée l'École navale de Rio. Souverain d'un royaume de poche, il se borne à porter chaque jour un costume de couleur différente et à préserver ses hommes de tout contact avec les « cupidités charnelles », encore incarnées par les séduisantes Indiennes. Discordes, famines, épidémies usent le moral de ses troupes que les Portugais, aidés de contingents indigènes, finissent par chasser du pays.

— Mauvaise cause, bon effet, dis-je en riant. S'il n'avait dû se battre contre un roi d'opérette, votre gouverneur Mem de Sa n'aurait pas fondé la ville de Rio...

Soucieux de ménager mon amour-propre national, l'historien me cite aussitôt une présence française un peu plus flatteuse, celle du Sieur de La Ravardière qui, accompagné de plusieurs seigneurs et d'une mission de capucins, voulut créer à la limite des possessions lusitaniennes un empire indien et chrétien. Ce fut lui qui, en 1612, fonda la capitale de la province du Maranhao, aujourd'hui encore appelée São Luiz, en hommage à Louis XIII. Les Brésiliens y érigèrent un buste en bronze représentant La Ravardière. Les Indiens Tupinambas qui habitaient le pays tenaient les Français en haute estime. Un de leurs chefs déclara au père

Yves d'Evreux : « Si j'avais femme en France, je n'en voudrais point d'autre et je ferais tant de jardins pour les Français que j'en nourrirais tout seul autant que j'ai de doigts aux mains et aux pieds. » Il ne fallut pas moins de trois expéditions aux Portugais pour expulser les colons de La Ravardière.

Ici, l'historien se reprend. Peut-on parler de Portugais à une époque où, depuis 1580 et pour soixante ans, leur pays est tombé sous la domination de la puissante Espagne et de la Maison de Habsbourg ? Il est vrai aussi que l'Espagne laissa subsister au Brésil les anciens cadres administratifs et se borna à nommer quelques hauts fonctionnaires. Seule la race portugaise s'implanta durablement dans le pays. Les Anglais eux-mêmes n'y firent que des incursions pour piller. A la fin du xvi^e siècle, deux flibustiers britanniques parvinrent pourtant à s'emparer de Recife, mais, de la petite ville d'Olinda où ils se sont réfugiés, les habitants de la ville lancent sur les pirates des brûlots chargés d'explosifs et cherchent à couper les amarres des ancres. Et l'historien conclut :

— Dès ce moment, il existe une solidarité entre les « naturels » de notre sol, unis pour le défendre.

— Et les Hollandais ? Vous n'en dites rien. Pourtant ils ont régné longtemps sur plus de la moitié de votre pays. C'est bien le prince Maurice de Nassau qui appelait votre pays la Nouvelle-Hollande et trouvait que c'est « l'endroit le plus délicieux du monde ».

— Sans doute. Mais là aussi, vous retrouverez l'union sacrée pour rejeter l'envahisseur néerlandais.

Singulier phénomène, en effet, que ce patriotisme instinctif, d'autant plus singulier qu'en l'espèce le prince de Nassau fut un humaniste tolérant et généreux. Il admit le libre exercice de toutes les croyances religieuses, servit de conciliateur entre catholiques et calvinistes, développa le commerce et agrandit les frontières du pays. Néanmoins des bandes de partisans blancs, métis, indiens et noirs ne

cessèrent jamais de harceler ceux qu'ils appelaient les « barbares » hollandais. Ce fut un mulâtre, João Fernando Vieira, qui coordonna les efforts des insurgés et mit sa fortune à leur disposition. Un chef noir, Henrique Dias, gagna contre les Hollandais la première bataille de Guarapares en 1648. Il mourut à la seconde bataille du même nom, mais les Pays-Bas durent abandonner toutes leurs prétentions sur le Brésil.

Je demande quelle a été l'action des ordres religieux.

— Ils aimaient eux aussi le sol brésilien. Quand les Jésuites, ordre explorateur par excellence, pénétrèrent dans le cœur de notre sol, ils rêvent d'y planter la croix avant leurs frères en religion espagnols, partis de la côte du Pacifique. Ils fonderont São Paulo en 1554, avant de s'enfoncer dans nos terres inconnues, en même temps que les *bandeirantes*, nos pionniers qui cherchèrent et trouvèrent l'or...

Et voici, au XVIII^e siècle, le nouveau continent lancé dans une nouvelle aventure. Après l'ère de la canne à sucre, celle de la ruée vers l'or. On brise la montagne, on détourne les cours d'eau, on creuse sur leurs flancs des puits profonds au-dessous du gravier. Le Brésil devient le premier producteur d'or du monde. Des villes se sont fondées où accourent les spéculateurs. Un Brésil urbain naît, ainsi qu'une classe moyenne; comme d'habitude, elle n'a pas bon esprit et veut secouer le joug de la métropole. En 1789, sous l'influence des idées révolutionnaires françaises, un groupe d'écrivains, de poètes et de prêtres fomenta la conspiration connue sous le nom d'*Inconfidencia* pour obtenir l'indépendance. Mais les intellectuels ne savent pas tenir leur langue. Le Portugal découvre et étouffe le complot.

— Sans Napoléon, auriez-vous un sentiment national ? dis-je. C'est l'invasion de Lisbonne par les troupes de Junot qui a obligé le prince régent du Portugal, João de Bragança, à se réfugier au Brésil et à y fonder un royaume.

Mais l'historien pense que sans les Brésiliens de l'intérieur aucune réforme importante n'aurait été décidée par

ce prince hésitant et jouisseur qui ne pensait qu'à manger : quand il s'ennuyait à l'Opéra, il attrapait, dans un des paniers garnis dont il se faisait toujours accompagner, un poulet rôti qu'il dévorait sous les yeux scandalisés du public.

— Et son fils Pedro ? Ce fils de 22 ans qui rompt tous les liens avec la métropole au célèbre cri de : « L'indépendance ou la mort ! », qui arrache de son chapeau l'insigne lusitanien et qui arbore le brassard aux couleurs de sa nouvelle patrie : le vert et le jaune. Et il désobéit à son père, devenu roi du Portugal, qui lui avait confié la régence de la colonie...

— Il désobéit sous la pression d'une foule brésilienne, conduite par le président du sénat, rectifie l'historien.

— Et voilà le rebelle empereur constitutionnel du Brésil sous le nom de Pedro I^{er} !

— Oui, en 1822. Mais une opposition nationale et libérale le contraindra d'abdiquer en faveur de son fils, le futur empereur Pedro II. Celui-là était vraiment un homme de chez nous et il y est né. Il laissa gouverner ses présidents du conseil pour se consacrer aux problèmes culturels et d'administration. Ah ! quel riche Brésil que celui du XIX^e siècle ! Notre monnaie étayée par de solides réserves d'or était une des premières du monde. C'est l'époque du caoutchouc sauvage, l'or de l'Amazonie qui causera par la suite la ruine de ses propriétaires, au bénéfice des plantations d'Indonésie. Nous construisons nos chemins de fer, nos canalisations, notre premier télégraphe.

— Et le café qui dévore la terre qui le produit ? N'est-ce pas le vrai roi de votre pays ? N'est-ce pas lui qui a fait la fortune des planteurs de São Paulo ?

L'historien rit :

— Oui, dès 1850. Amer souvenir pour une Française ! Au XVIII^e siècle, la précieuse graine dont vous interdisez l'exportation hors de la Guyane et des Antilles fut, par amour et cachée dans un bouquet, livrée par l'épouse de

votre gouverneur de Cayenne à un beau militaire brésilien, Palheta. Plus tard, ce café sera à l'origine de la disgrâce de Pedro II.

— Pourquoi ?

— Parce que l'empereur abolit l'esclavage.

— Mais cela aurait dû le rendre populaire.

— Non, car les bras africains cultivaient aussi le café. Quand ils furent libérés, les esclaves désertèrent les plantations dont les propriétaires, les *fazendeiros*, s'unirent aux Républicains pour déposer le vieil empereur en 1889, l'année même qui suivit la suppression du servage. Nous voilà en république à forme fédérative et présidentielle comme l'Amérique du Nord. Les présidents qui se succéderont seront, sauf quelques exceptions, des gouverneurs de São Paulo et des Minas Gerais, nos deux États les plus prospères.

— Vos présidents ont dû en prendre à leur aise avec la constitution ?

— Certainement, mais notre politique restera pacifique et libérale. Aux alentours de 1900, le Brésil consolidera ses frontières par une série de règlements internationaux, presque tous avantageux. La guerre mondiale où nous participerons en 1917 donnera lieu à un développement exceptionnel de notre industrie. Jusqu'en 1934, nous ouvrirons nos frontières aux émigrés de tous les coins du monde : Espagnols, Allemands, Autrichiens, Italiens, Slaves, Syro-Libanais, Japonais...

— Vous y avez trouvé votre compte : des techniciens, des spécialistes, des agriculteurs. Vous en aviez besoin. Vous en avez sans doute encore besoin ?

— Et les Portugais ! Les colons, les anciens maîtres. Aujourd'hui encore, ils immigrent librement chez nous. Pas de quota pour les Portugais qui n'occupent chez nous que de petits emplois non qualifiés.

Je l'interroge sur les débuts de la République brésilienne. J'avais gardé le souvenir de conspirations, d'émeutes et

d'élections truquées par la nouvelle classe dirigeante des éleveurs et des planteurs de café qui avaient pris la place des seigneurs du moulin à sucre. Cette classe, dite des *coronels*, amena jusqu'aux bureaux de vote, en camion et munis de leurs bulletins, tous ses clients : journaliers agricoles, métayers, colons.

— Je pense, dit-il, que le plus grand fléau de l'époque fut celui qui freine encore notre essor : l'absence d'une saine gestion financière. Entre le peuple resté misérable et le pouvoir, nul médiateur sinon l'armée en temps de crise et, en temps habituel, un grouillement d'intermédiaires : avocats, gens d'affaires, voire même politiciens, prodiges de promesse et avides de pots-de-vin. C'est ce qui perdit la république au bout de quarante ans. L'année tragique fut 1929 où le grand acheteur de café, l'Amérique du Nord, subit une crise très grave et où les cours s'effondrèrent.

— « Le Brésil brûle son café. » J'ai entendu cette phrase quand j'étais enfant. Nous avions une concierge flamande qui en buvait toute la journée. Elle a cru que la terre ne tournait plus le jour où elle a su que l'on enfournait ce café dans les locomotives.

— Chez nous, ce fut la révolte. Un coup d'Etat porta au pouvoir le dictateur Getulio Vargas, gouverneur de l'Etat gaúcho de Rio Grande do Sul. Je pense au destin de Vargas. Comment expliquer cet homme dont le nom est encore si populaire que beaucoup de candidats aux postes politiques se prétendent ses fils spirituels ?

L'historien hésite à le définir. Sa carrière même de chef d'Etat est surprenante. Candidat malheureux à la présidence de la République en 1930, il devient au cours de cette année chef de la révolution nationale et dictateur. Plus tard, il est élu président, puis se transforme de nouveau en dictateur jusqu'en 1945. Après plusieurs années d'exil, le peuple le réélit et l'acclame ; puis, en 1954, à la suite d'un scandale, Vargas, isolé de l'opinion et, tels certains princes de la Renaissance, retranché dans son palais

avec sa garde personnelle, met fin à ses jours en se tirant une balle dans le cœur. A ses obsèques, la foule sanglote et des femmes s'évanouissent.

Que de contradictions dans ses actes ! En 1937, il dissout le Congrès, supprime les élections, crée l'*Estado Novo* avec une jeune garde de chemises vertes à l'image du fascisme. Mais la guerre engagée, il y participe aux côtés des Alliés en 1942. Plus tard, il rendra le scrutin secret et fera voter les femmes. Démagogue habile, il provoquera des grèves et instillera la crainte des masses dans l'esprit de l'élite. Mais il luttera pour l'augmentation des salaires, dotera son pays d'une industrie lourde, construira des villes, des barrages, des ponts, fondera *Petrobras*, monopole étatique du pétrole sans aucune participation étrangère.

— Et après sa mort ? dis-je tout haut, songeant encore à ce petit homme râblé dont j'ai vu la photographie couronnée de roses.

— Après sa mort, ce n'est plus de l'histoire ; c'est le présent, le Brésil que vous allez voir. D'autres vous en parleront mieux que moi.

Ce Brésil, je le connais déjà un peu par mon petit livre. Forêt vierge, désert saharien, maquis corse, savane, pampa, plages de sable et cités d'anticipation, autant de mondes différents réunis sous un seul et singulier drapeau, image concrète de cette unité dans la diversité. Sur un fond vert s'inscrit dans un losange jaune une sphère d'un bleu lumineux où tranchent comme sur le drapeau des Etats-Unis des étoiles blanches, celles des vingt Etats brésiliens qui font tour à tour voyager l'étranger dans chaque partie du globe. Une devise figure sur l'équateur blanc qui ceinture la sphère : *Ordem et Progresso*. Elle semble plantée là comme un nom sur un de ces visages aux traits contrastés qu'ont bien souvent les personnalités les plus riches et les plus cohérentes.

Est-ce un autre effet de ma lecture ou une préférence spontanée pour les grands ciels sans nuages ? Bien avant

de m'en approcher, j'ai une violente attirance pour le *Sertão*, pour ces terres de l'intérieur brésilien où le soleil brille durement sur un infini de sable et d'épines qu'on appelle « polygone » ou « triangle » de la sécheresse afin de lui assigner des limites géométriques.

Mais derrière ce Brésil attendu avec une joyeuse impatience, il y a encore autre chose : toute l'épaisseur de Bernanos. Quand un visionnaire a posé le pied sur un sol, il en jaillit une foule d'images éblouissantes comme les plumes des paradisiers. Parmi les textes datés de Rio, Barbacena, Pirapora ou Belo Horizonte, quelques phrases chantent dans ma mémoire :

La route inondée ronflait derrière nous comme une catacacte et les petits chevaux demi-sauvages, la croupe tournée vers l'averse, oubliant de paître, essayaient en vain de fixer solidement dans la glaise mouvante leurs sabots sans fers. Cachée au fond de son étroite vallée, la petite ville leur ressemblait. Arc-boutée au sol spongieux, bombant son faible dos d'ardoises et de tuiles sous l'écroulement énorme des eaux, elle recevait stoïquement l'assaut du ciel au milieu d'un brouillard jaune et sinistre, ainsi qu'une ville incendiée.

C'est à Rio que nous nous arrêterons après les escales de Madrid et de Dakar. Une brochure publicitaire annonce que la petite-fille de Bernanos qui est aussi celle d'un jardinier portugais vit pauvrement dans les faubourgs de Rio. Elle a quatorze ans.

Au cours de mes errances dans la capitale, je fouillerai souvent des yeux le visage d'une adolescente, avec le présomptueux espoir d'y retrouver le regard dévorant et rêveur du grand-père que le photographe Izis rendit aussi vivant que la vie.

Rio

L'épaisse muraille de brume... sur des lieues et des lieues d'un pays désert... roulait... jusqu'à la baie ensoleillée de Rio.

Comme pour confirmer ces mots de Bernanos, l'avion, qui tout au long du vol semblait forer l'air immobile et clair au-dessus des nuages d'une blancheur crue, descend parmi une fine mousseline nébuleuse. Rio se dévoile peu à peu et comme à contre-cœur dans un brouillard d'un gris bleu. Ce n'est pas une, ce sont au moins quatre baies jalonnées par des pains de sucre, montagnes en forme d'obus. Au sol, on est emmitonné dans une ouate légère et tiède où souffle un vent faible qui semble prêt à se liquéfier. Les porteurs, les mécaniciens et la foule de l'aéroport sont café au lait; ils vont et viennent avec une caressante lenteur sous mon regard lui-même embrumé de sommeil.

Les images deviennent moins floues. Devant moi se découpent nettement les formes de deux hommes replets en costume sombre qui s'approchent l'un de l'autre; ils ont un aspect sédentaire et un air paisible. Quand leurs ventres se frôlent, ils s'arrêtent, poussent un cri joyeux et stupéfait. Le plus petit des deux attrape son vis-à-vis sous les bras et ils s'étreignent fougueusement. Du feu, tout à coup, sous la coulante et léthargique douceur.

— Voilà des frères qui se retrouvent après une longue séparation.



VISA POUR LE BRÉSIL

Forêt vierge, désert saharien, maquis corse, savane, pampa, plages de sable et cités d'anticipations, le Brésil a de multiples visages dont plusieurs de caractère spectaculaire. Plus grand que les États-Unis, il couvre près de la moitié du continent sud-américain. Il est parcouru par le plus grand fleuve du monde, l'Amazone, et ses cataractes de l'Iguassu sont plus hautes que celles du Niagara. Ses ressources sont d'une prodigieuse diversité. Outre l'or et les pierres précieuses, les flancs de ses montagnes recèlent du nickel, du plomb, du tantale, de l'uranium et, estime-t-on, 23 % de la quantité mondiale de fer. On y trouve à la fois les cultures des régions tropicales et celles des pays tempérés. Ses forêts contiennent environ 50 000 espèces de végétaux. Ses vastes pâturages naturels nourrissent des zébus croisés avec le bétail de Hollande ou de Jersey, des chevaux, des moutons, des porcs.

Même variété parmi la population qui atteindra 150 millions d'habitants avant la fin du siècle. Toutes les races y sont représentées : Indiens nomades qui furent les premiers autochtones, ouvriers et agriculteurs noirs qui descendent des esclaves africains importés par les planteurs de sucre, immigrants blancs venus de tous les pays d'Europe et enfin la plus importante colonie japonaise du monde. C'est aussi le plus vaste territoire où on ne parle qu'une seule langue, celle des Portugais qui le colonisèrent autrefois.

Étrange phénomène que cette unité parmi des contrastes perpétuels. Dans une cahute de planches, une petite fille en loques regarde une télévision. Sur un sol en terre battue, des Noirs se convulsent au rythme de leurs tambours, possédés par les dieux africains, tandis qu'au cœur des plateaux de l'intérieur, Brasília, capitale la plus moderne du monde, dresse ses palais de l'âge atomique.

Chaleureusement accueillie par des Brésiliens d'origines et de conditions différentes, Nicole Dutreil a choisi de les faire parler tour à tour. A travers les opinions contradictoires, transparait toujours la même fierté d'appartenir à cette terre de contrastes qui est aussi une terre d'harmonie.

nrf

